

choses. Je sens très bien ce qu'il y a de coquetterie à l'adresse d'un autre dans ses gentilles à mon égard, et, cependant, cela m'est agréable d'être mise en lumière devant ce jeune homme, qui, jusque-là, ne savait rien de moi. Son regard s'est posé sur le mien, plein de sympathie. Sans doute je ne lui déplais pas, par l'unique raison que je suis l'amie de Colette.

—Voyez-vous, dit-elle, dépassant un peu le but, Françoise est un bel échantillon de ce que dans notre monde on appelle sur le ton de la critique, faute de savoir, la femme nouvelle.

—En vérité?... Expliquez-moi ce que c'est au juste, dit monsieur Holder, me regardant de plus belle, comme un objet curieux.

—Et monsieur de Narcey, qui nous a rejoints avec mademoiselle de Breuves, se croit obligé de braquer sur moi un lorgnon plutôt hostile. Chemin faisant, il a cueilli sentimentalement pour Colette un petit bouquet d'orchis qu'elle reçoit d'un air distrait, sans presque le remercier, et il enrage.

—La femme nouvelle, explique mademoiselle de Breuves de sa voix mordante, est celle qui sait se passer des hommes, ne dépendant d'eux ni pour sa subsistance ni pour son bonheur, parce qu'elle a le travail qui la rend indépendante et par conséquent heureuse.

—Je me récrie :

—Ce "par conséquent" est délicieux !

—Et monsieur Holder reprend gaïement d'un ton de regret simulé :

—Comment, mademoiselle, vous êtes une de ces révoltées qui prétendent pouvoir se passer de nous ?

—Je me sens rougir en répondant d'une façon évasive.

—Oh ! je crois que les femmes nouvelles, en admettant qu'elles existent, ressemblent terriblement aux anciennes !...

—Avec une conscience plus développée, plus de raison, plus d'équilibre, un cerveau mieux meublé, Dieu merci, interrompt mademoiselle de Breuves.

—De grâce, ne mêlez pas Dieu à tout cela, s'écrie en bouffonnant M. Descroisilles. Est-ce que vos femmes médecins, professeurs, avocates et autres, vos femmes qui prétendent

conserver l'administration de leurs biens, ne plus promettre obéissance à leur mari, bref réformer le monde à leur manière, est-ce que ces femmes-là, les femmes nouvelles enfin, croient en Dieu ?

—J'espère bien que oui, a dit Max Holder. Nous avons besoin, ne trouvez-vous pas ? que Dieu nous apparaisse à travers nos femmes et nos mères, nos mères surtout. Je ne me rappelle plus que cela de la mienne ; elle était très pieuse... C'était chez elle une grâce, comme un parfum qui l'enveloppait.

—Mais trop est trop, reprend M. Descroisilles avec l'inconséquence qui le caractérise et qui me fait toujours penser au singe lâchant le fétu de paille qu'il poursuit pour courir après un autre. Le ciel vous préserve, mon cher, d'une femme dévote !

—Ce qui fait dire prestement à Colette :

—Que seriez-vous devenu, mon pauvre ami, avec une femme qui ne le fût pas ? Je tremble d'y penser !

Et tout le monde de rire. Descroisilles le premier. Les espiègleries de sa belle-sœur l'amusent, il est tout près d'y répondre par une brin de galanterie.

—Je ne me trouve pas beaucoup mieux renseigné qu'auparavant, dit M. Holder en serrant mon bras sous le sien, avec l'excuse de cette entorse,—mais il me suffit que la femme nouvelle soit mademoiselle Desprez pour que je salue son avènement.

—Et je me suis sottement troublée, comme s'il m'adressait autre chose qu'un compliment banal. Quand on n'a rien à moissonner pour son propre compte dans le champ de la vie, on se contente, en vérité, de bien petites glanes.

—Retour silencieux et rapide à travers le crépuscule. Le break est allégé de deux voyageurs, et notre gaieté est restée avec eux. Colette, enveloppée de sa cape, semble rêveuse. Moi, je devine son rêve en y mêlant le mien. Mademoiselle de Breuves taquine méchamment monsieur de Narcey de plus en plus maussade. Las du mutisme que Colette oppose à ses attentions, il finit par descendre de la calèche, mettant ainsi sa mère dans la confidence du désappointement qui l'étouffe. On lui fera entendre raison, et demain Colette sera moins inabordable. J'ai assisté déjà

à ce jeu. Madame d'Angenne doit chapitrer sa fille, qui se rend à contre-cœur. Du moins, je le soupçonne, car elle ne me confie plus ses affaires. Elle met un certain orgueil à ne point convenir avec moi qu'elle aussi préférerait celui qui passe, à cet autre qui vraisemblablement demeurera son compagnon pour la vie.

—Après une promenade à Saint-Paul :

—Ce qui m'a frappée aujourd'hui, ce n'est ni le panorama du plateau, ni la délicieuse solitude des deux étangs au fond desquels un bon petit nain, tapi sous les nénuphars qui les couvrent d'un réseau vert broché de nacre, fut longtemps, selon la légende, attentif aux maux des mortels et prompt à les soulager. Un orage avait gâté tout cela pour nous. Il a fallu durant une heure attendre que la pluie cessât, dans une dépendance de l'ancien château transformée en école. Là, une sœur de Saint-Vincent-de-Paul exerce les fonctions de pharmacienne, et c'est d'elle surtout que je me souviens. Il paraît que les habitants de ce hameau écarté, comme ceux des chalets épars aux alentours sur de grandes étendues, ne s'adressent guère en cas de maladie qu'à cette petite sœur toujours présente dans le cadre curieux que lui fait une vieille chambre voûtée, aux murs de laquelle s'alignent, sur des rayons superposés, des boîtes de toute taille et de vieilles faïences souvent enviées et marchandées par les touristes. Elle est là en parfaite harmonie avec les lieux qu'elle habite, pareille à une petite sainte enluminée sur vélin dans l'ogive d'un missel. Une odeur amère d'herbes desséchées l'enveloppe, tandis qu'elle s'occupe à éplucher les plantes médicinales cueillies sur la montagne, à préparer avec les racines gonflées de la gentiane le fameux vin dont elle est fière et qu'elle nous fait goûter.

—Madame Descroisilles nous accompagnait aujourd'hui, la promenade n'étant pas fatigante. Elle sait parler le langage des couvents et pose de discrètes questions à sœur Claudine.

—Très fraîche sous la cornette qui baigne d'ombre son visage paisible, celle-ci liait en paquets les fleurs roses de la petite centaurée et les feuil-